

LES TRAJECTOIRES DE RACCROCHAGE DE JEUNES CAENNAIS Rôle des réseaux et sociabilités

Clotilde LEMARCHANT (*)

L'analyse longitudinale de trajectoires de jeunes ayant rompu prématurément avec l'école et rencontré des difficultés d'insertion fait apparaître les interactions entre les institutions structurelles et les sphères non formelles de l'activité (loisirs, affectivité...).

Les réseaux de sociabilité, utilisés de manière différenciés, peuvent s'avérer essentiels dans une dynamique de restauration d'une image positive de soi et dans l'accès à un statut professionnel et social, même précaire.

Le sens des trajectoires des individus (ascendantes, descendantes, stables), tout comme les phénomènes de transmission restent au cœur des réflexions sociologiques sur la stratification sociale et la hiérarchie des places au sein d'une société. En particulier, quel regard peut-on porter sur les exceptions statistiques, les trajectoires atypiques que sont les trajectoires de raccrochage ?

On s'intéresse ici à des jeunes gens qui, longtemps et précocement, ont frôlé l'exclusion, la marginalisation, en sortant des cadres intégrateurs (et notamment scolaires), puis qui ont renversé le cours de leur destin, inversé le sens de la marche de leur existence ; à celles et à ceux qui, soudain, ont rompu le cercle infernal de mécanismes sociaux qui leur étaient défavorables pour se réinscrire à nouveau dans un paysage

(*) Maître de conférences de sociologie à l'université de Caen.
clotilde.lemarchant@criuc.unicaen.fr.

social plus positif au seuil de leur vie adulte. Non pas pour faire le dithyrambe de qualités individuelles particulières, l'éloge du pouvoir de l'individu, mais pour mettre au jour des mécanismes sociaux complémentaires, comprendre ce qui a été favorable à ces individus déjà presque hors jeu et qui a permis leur ré-ancrage.

La démarche

Cette réflexion est issue d'une recherche menée au sein de la MRSH (Maison de la recherche en sciences de l'homme) de Caen, dans le cadre de deux laboratoires de sociologie caennais, le LASMAS-IDL (Laboratoire d'analyse secondaire et des méthodes appliquées à la sociologie – Institut du longitudinal) et le LASAR (Laboratoire d'analyse socio-anthropologique du risque). Cette recherche, centrée sur l'insertion sociale des jeunes, met l'accent sur l'interdépendance des différentes sphères de la vie sociale (professionnelle, conjugale, familiale, résidentielle...) et sur les « influences sociales » : le fait d'être ou non encouragé à réaliser tel projet, telles études, par qui... Elle insiste sur l'aspect multidimensionnel de l'acquisition d'un statut professionnel ou, plus globalement, social.

Le processus d'insertion est étudié à ce moment crucial qu'est le passage à l'âge adulte, dense en événements et choix décisifs – passage peut-être moins flou et progressif qu'on ne le dit parfois au sujet de la jeunesse contemporaine –, en insistant sur les interactions entre domaines, entre institutions structurées et sphères non formelles (liens déterminants avec un proche, activités de loisir).

Pour approcher le rapport d'un individu avec la société et la place qu'il y tient, on s'intéresse à l'effet de son réseau social, c'est-à-dire au système de relations qu'un individu entretient avec d'autres personnes (en d'autres termes, son carnet d'adresses). Celui-ci constitue un niveau intermédiaire entre l'individu et la société dans la mesure où c'est par le biais de relations entre personnes que l'on accède à des groupes ou à des institutions.

La méthode retenue, l'étude longitudinale par panel, signifie que l'insertion, considérée comme un processus, est observée dans la durée au fil des étapes successives de la vie de jeunes adultes. Précisément, quatre-vingt-dix jeunes de milieux sociaux divers ont été rencontrés en 1995 à Caen puis contactés à nouveau par l'équipe de recherche trois ans plus tard, en 1998. Compte tenu du phénomène d'attrition, soixante-treize d'entre eux ont pu être entendus une seconde fois. Ils

sont *a priori* d'accord pour poursuivre l'aventure de ce panel lors d'une troisième vague d'enquête, en 2001.

L'objectif initial était de rencontrer autant de filles que de garçons, les uns et les autres étant engagés déjà dans des perspectives d'insertion contrastées : des lycéens en classe terminale de la section « économique et social » (ES), des lycéens en classe terminale de LEP (baccalauréat professionnel) et des jeunes du même âge (17-22 ans) mais sortis plus tôt du système éducatif, déjà aux prises avec les problèmes d'insertion dans la vie active et rencontrés dans le cadre de dispositifs d'insertion (les stagiaires).

Parmi ces stagiaires, quelques-uns témoignent d'une trajectoire qui, en trois ans, s'est remarquablement modifiée. La courbe qui semblait inexorablement les emporter dans la ronde de l'exclusion a été sérieusement infléchie. Si leurs perspectives d'avenir semblent plus ou moins lumineuses, en définitive, leurs efforts sortent de l'ombre pour retrouver une visibilité sociale.

Quels événements, quelles rencontres et nouvelles relations ont pu être à la source d'un tel renversement de perspective d'avenir ? Le réseau de ces jeunes a-t-il changé au point de leur redonner quelques atouts auxquels s'accrocher ? Quelques histoires de vie significatives permettent de révéler différents mécanismes mis en cause.

Une histoire exemplaire : Louisa, une « fille de la DDASS »

La vie de Louisa porte la marque de deux événements tragiques qui semblent la poursuivre et contre lesquels elle continue de lutter : en premier lieu, Louisa a été abandonnée bébé et élevée par des parents nourriciers à partir de l'âge de 6 mois. « *Ce n'est pas toujours évident d'être une fille de la DDASS.* » De plus, depuis l'âge de 20 ans, sa mère consanguine essaie de la revoir et lui cause maints ennuis.

En second lieu, à l'âge de 18 ans, elle perd celui qu'elle aime et sa meilleure amie dans un accident de voiture. Elle connaissait ce jeune homme depuis deux ans. Tous deux projetaient de vivre ensemble et de se marier, ainsi que de travailler ensemble dans le domaine équestre.

Elle décrit une longue parenthèse heureuse entre l'âge de 6 mois et l'âge de 18 ans, auprès de ses parents nourriciers qui la choient et envers lesquels elle manifeste une reconnaissance sans faille et constante.

Malgré tout, Louisa semble vivre sous une double épée de Damoclès : elle reste « une fille de la DDASS », avec le lot de déconvenues que cette appartenance entraîne ; elle affronte le souvenir de ses déboires conju-

gaux : le décès de son premier amour, la fuite du père de son enfant, l'échec de sa vie commune avec un homme qui buvait et la battait.

Lorsque nous la rencontrons la première fois, Louisa, âgée de 24 ans, vit seule dans un appartement d'un quartier défavorisé de la banlieue de Caen avec un enfant de 4 ans. Sans emploi, sans diplôme, elle est inscrite à un stage « mobilisation ». Elle est très centrée sur son fils qu'elle élève seule, avec d'autant plus d'intérêt qu'il lui a été enlevé à la naissance et qu'elle l'a récupéré au bout de un an, lorsqu'elle fut remise de ses problèmes de santé et de sa dépression. Il faut dire que Louisa cumule drames et difficultés : abandonnée bébé par sa mère, une « emmerdeuse » et une « prostituée », elle vit chez des parents nourriciers modestes (employé à La Poste et nourrice agréée par la DDASS) qui ne peuvent financer la fin de ses études lorsque la DDASS décide de lui supprimer ses revenus avant même qu'elle ait le temps de terminer son apprentissage dans le secteur équestre. Cette formation est court-circuitée par les aléas des règles administratives (elle recevait une rémunération – mille francs par mois – durant ses stages). À l'âge de 18 ans, son futur mari décède accidentellement ; après quoi Louisa connaît une période de flottement, de déprime, qui connaît son apothéose lorsqu'elle se retrouve enceinte. « *Je me suis cassé la gueule* » « *J'ai perdu mon travail. Je suis tombée enceinte. Bon, j'ai eu Grégoire. Après, il y en a qui n'ont pas trouvé mieux que de m'enfoncer [...]. Parce que tout ce qui a été dit au tribunal, c'était enfoncer carrément.* » « *Les seuls qui m'ont aidée, ça a été mes parents.* »

Amère, elle jette un regard critique sur autrui et entrevoit mal son avenir. « *On ne peut pas avoir de projet, parce qu'il n'y a pas de travail. Il ne faut pas se leurrer.* »

Trois ans plus tard, le tableau prend de tout autres couleurs. Elle a presque 28 ans, vit toujours seule avec son fils de 7 ans, mais a trouvé un emploi à durée indéterminée en tant qu'auxiliaire de vie dans un foyer de personnes âgées. Elle vit dans un appartement modeste mais coquet d'un quartier plus récent et mieux entretenu que le précédent. Sa situation financière s'est améliorée. Elle s'est achetée une nouvelle voiture. « *Maintenant, Grégoire, il a un vrai Noël.* » L'avenir offre de nouvelles perspectives.

Sa vision du monde n'en est pourtant pas totalement transformée. Elle reste tendue vers un objectif : s'en sortir avec son fils. Elle reste méfiante, dure et sans complaisance à l'égard de tous, n'envisage aucun projet avec d'autres. « *Si j'avais quelque chose à faire, je le ferais toute seule.* » « *On est mieux soi-même. On sait où on va ; on sait ce qu'on fait.* » « *Chacun chez soi.* »

Très centrée sur les rares personnes qui l'ont toujours soutenue (ses parents, sa sœur adoptive et son fils), elle semble se sentir déjà vieille. « *On est vieille à 25 ans, pour le travail.* » Lorsqu'elle parle « *des jeunes* », elle s'en exclut, se pose en donneuse de conseils. « *Il vaut mieux prévenir. Mais les jeunes ont du mal à comprendre ça.* » Elle n'envisage pas d'avoir un autre enfant, à cause de son âge (28 ans !) et de celui de son fils. Chez Louisa, le passage à l'âge adulte a été précoce et brutal.

Comment expliquer cette inflexion de trajectoire chez Louisa ? D'où tient-elle son énergie, son sens critique, sa distance ? Quelle est la source de ses atouts ?

D'un côté, on peut noter la qualité d'une partie de son réseau en terme de soutien et notamment de la part de ses parents nourriciers. Son réseau est restreint et même de plus en plus exclusif, mais Louisa bénéficie là d'un soutien sans faille depuis toujours, jusque dans les moments difficiles de ses 18, 20 ans : ses ennuis de santé après le décès de son futur mari, et leur soutien pour qu'elle récupère son enfant, l'achat d'une voiture lorsqu'elle part vivre seule avec son fils. Entraide et lien affectif profond caractérisent cette relation. Avec eux, Louisa ne se sent pas simplement une « fille de la DDASS », mais une fille à part entière. Sa mère ne noue-t-elle pas de meilleures relations avec elle qu'avec une autre de ses filles, consanguines ? Louisa se rend tous les week-ends chez ses parents, maintenant qu'elle a une voiture. Soulignant la bonne entente du couple, elle dit d'eux qu'« *ils se chamaillent comme des jeunes mariés* ». Elle retrouve là un havre de paix et de stabilité où elle se ressource.

Parallèlement, elle fait preuve d'une forte capacité à créer des relations d'entraide. Une portion de son réseau est basée sur des échanges pragmatiques : quelques relations de voisinage sont privilégiées pour l'échange de services qu'elle ne peut se payer (garde d'enfant notamment en échange d'un prêt de voiture ou d'un peu d'écoute, de sérénité, son appartement servant en effet parfois temporairement de refuge à des jeunes maltraités par leur père, à une voisine battue par son mari). À la fois généreuse, pragmatique et efficace, Louisa semble avoir toujours à l'esprit un livre de comptes bien tenu sans doute nécessaire pour lutter contre l'envahissement... Elle navigue habilement entre reconnaissance du service rendu ou du soutien et des conseils obtenus et envahissement par les problèmes des autres.

D'un autre côté, son réseau, limité en nombre et en ressources sociales et financières, présente des faiblesses, même s'il est un peu renouvelé depuis son embauche et son déménagement. On constate la suppression ou l'affaiblissement de plusieurs relations dans un réseau

déjà peu dense et le resserrement encore plus exclusif sur son fils, ses parents et sa sœur. Tout se passe comme si elle craignait de perdre le cap qu'elle s'est donné et qu'elle suit avec force mais anxiété.

Contrairement à l'hypothèse initiale, où l'on cherchait à cerner l'existence d'une personne ressource, un renouvellement déterminant dans le réseau déclencheur d'insertion, chez Louisa, rien de bien nouveau n'intervient dans son réseau. Elle a trouvé son emploi elle-même, en consultant les petites annonces de l'ANPE sur le minitel. Au contraire, sa logique à ce niveau semble être l'épuration : faire le tri, une sélection sévère au sein du réseau déjà existant. « *J'aime ma tranquillité.* »

Son dynamisme se base aussi, en négatif, sur une peur et une conscience de sa fragilité en tant que fille de la DDASS. Cette appartenance fait son retour au moindre aléa administratif ou judiciaire. On l'a vu lorsque le financement de sa formation initiale a été interrompu et lorsque son enfant lui a été retiré, décision dans laquelle son origine filiale compliquée a dû entrer en ligne de compte. Mue par la peur que son enfant lui soit à nouveau retiré, elle semble consciente, plus que toute autre, de n'avoir pas le droit au faux pas. « *Mon fils, maintenant, je l'ai, donc c'est à moi de l'éduquer, à moi de l'assumer. Je n'ai pas envie de me recasser la figure encore une fois.* » D'où l'extrême rigueur de sa vie actuelle tendue autour de deux axes : le travail, dans lequel elle s'investit énormément, et sa famille, limitée à son fils, ses parents et sa sœur. Sa capacité à lutter se nourrit d'une morale agonistique, et d'un rejet de plusieurs dimensions de son existence et de toute morale hédoniste. Peu de place est donnée aux loisirs, au temps libre (elle n'a pas pris de vacances depuis presque un an). Elle refuse aussi en bloc l'éventualité d'une nouvelle vie de couple, préférant goûter son autonomie chèrement gagnée, plutôt que de risquer de renouveler des expériences douloureuses (décès, violence conjugale). Elle a pour le moins une vision désenchantée de la vie conjugale dans son versant féminin et refuse d'« être la bonne » de quelqu'un. Sa logique fondée sur l'indépendance s'éloigne largement de celle de jeunes filles aux profils modestes comme elle, qui sont nombreuses à s'être exclusivement centrées sur leur vie de mère et d'épouse, misant exclusivement sur l'intégration conjugale.

Raccrochage et modalités d'utilisation du réseau

Parmi les paramètres facilitant le raccrochage, l'ensemble des relations constitutives du réseau d'un individu joue une place essentielle.

Une vie unidimensionnelle

L'histoire de Louisa sert de révélateur à un certain nombre de constats récurrents.

• *Tout pour le travail*

En premier lieu, ces jeunes sortis de « la galère » misent quasi exclusivement leur énergie sur le travail, et plus précisément sur le fait de trouver un emploi stable et déclaré, quel qu'il soit, pourvu qu'il leur apporte la sécurité et l'autonomie financière. Louisa, Patrice et Rose visent à sortir du processus de déclassement dans lequel ils risquaient d'être enfermés par l'accès à l'emploi. L'emploi stable enfin trouvé, à la fois anxieux de le garder et reconnaissants envers leur employeur, ils s'investissent sans compter dans leur vie professionnelle. Patrice mène une vie exclusivement centrée sur le travail, par lequel il commence à obtenir une reconnaissance. « *Si je ne travaille pas, je deviens fou [...] Je vis pour le travail, c'est tout. Quand je travaille, j'ai l'impression que j'existe, quoi, et quand je ne travaille pas, bon, là, je ne suis plus personne.* »

Ces jeunes sont à la merci d'éventuels employeurs pouvant abuser de leur disponibilité et de leur bonne volonté. Ainsi, Rose s'investit énormément dans son nouvel emploi chez un grossiste de jouets, en contrat de qualification, même si elle a conscience de se faire exploiter, étant régulièrement rappelée par sa patronne le samedi et durant ses jours de congés pour un supplément de travail à titre gracieux. Même si le salaire que lui procure son emploi actuel est insuffisant pour vivre de façon autonome (« *je n'ai que 60 % du SMIC* »), elle n'envisage pas de changer de poste. « *Pour l'instant non, ça me plaît tellement... Je fais des tas de choses formidables. [...] En plus, ceux qui travaillent dans les comités d'entreprise sont super sympas. Vraiment, j'ai de très bons clients.* »

Ces jeunes font leurs premières armes. On peut espérer que, forts de ces expériences positives, ils prendront de l'assurance, alimenteront un réseau professionnel de plus en plus large et efficace, et pourront à l'avenir desserrer l'étau qui les contraint.

• *Le couple mis entre parenthèses*

Le sacrifice de la vie privée ou du moins le sérieux report de l'engagement dans une vie conjugale fait pendant à l'investissement dans le travail. Éviter de se disperser semble leur mot d'ordre.

À 25 ans, Patrice n'a jamais eu de relation amoureuse, même s'il envisage de vivre en couple à l'avenir. Pour lui, la priorité est ailleurs.

« *Il faudrait quand même que je trouve un boulot.* » À la logique du but unique (le travail comme forme privilégiée d'insertion et source de reconnaissance) s'ajoute la conscience d'un modèle conjugal dominant basé sur une division des tâches très sexuée, où le mari, le père doit pourvoir principalement voire tout seul aux besoins financiers de la famille qu'il a fondée.

Rose n'a jamais eu de relation amoureuse. Si elle envisage à l'avenir de construire une vie de couple et de famille, elle subordonne ce moment à la recherche d'un emploi : « *Après que j'aurai trouvé un emploi stable.* » « *Pour moi, ça vient toujours après. Chez nous, ça a toujours été le travail d'abord. [...] Première chose qu'on a appris chez mes parents, c'est d'avoir le boulot.* »

Quant à Louisa, elle rejette tout projet de couple, redoutant le modèle sexué qui assigne la femme aux tâches domestiques. « *Ça ne m'intéresse pas. Et puis, on prend quand même une certaine liberté quand on est toute seule, quand on a un enfant. On fait ce qu'on veut. On n'est pas censée rentrer. Si on n'a pas envie de faire le ménage, on ne le fait pas. Dès qu'il y a quelqu'un derrière nous, on est les bonnes, il faut faire tout. Non !* »

• *Un réseau social « épuré »*

Le réseau de relations de ces jeunes en situation de raccrochage a ceci de commun : il est comme épuré, constitué de personnes en nombre restreint mais considérées comme fiables et susceptibles d'être des ressources. Là aussi, peu de dispersion. Une sorte de volontarisme pragmatique semble ressortir de cette logique. Insérés depuis peu dans le monde du travail, ces jeunes commencent seulement à accroître leur réseau de quelques nouvelles relations professionnelles qui pourront peut-être, à l'avenir, constituer un terreau efficace pour leur permettre de préciser leur place professionnelle.

Au premier regard, ces trajectoires de raccrochage semblent muées par des modes de vie assez coûteux sur un plan personnel, laissant peu de place aux plaisirs, aux loisirs. Ces tranches de vie où s'inversent dans un sens positif le sens du cheminement semblent plus marquées par une volonté de lutte et l'éviction de la dispersion des énergies que par le recours à une personne ressource d'un réseau qui se serait renouvelé.

L'efficacité discrète du réseau relationnel

Toutefois, si aucune personne ressource n'apparaît clairement comme le déclencheur d'un processus mettant fin à « la galère », le réseau de

relations n'en joue pas moins un rôle discret mais important et efficace dans l'insertion des jeunes, même parmi les moins bien « dotés ». Cette efficacité devient davantage visible si, adoptant une perspective constructiviste, l'on reprend à notre compte le principe de construction de soi forgé par G. H. Mead (1934). « *L'individu s'éprouve lui-même comme tel, non pas directement mais seulement indirectement en se plaçant aux divers points de vue généralisés de tout le groupe social auquel il appartient.* » La formation de soi dépend de la communication extérieure avec des individus proches, des « autres significatifs » (P. Berger, T. Luckmann, 1966), et se constitue par la médiation d'un jeu de miroir (C. H. Cooley, 1902).

On le voit à plusieurs reprises, le contact régulier de certains proches solidaires peut contribuer à reconstruire une image de soi meurtrie, à confirmer un désir et à le muer en projet. Il s'agit en quelque sorte d'une reconversion psychologique des effets positifs du réseau.

Cette efficacité des relations résulte de leur aspect cumulatif. Un ensemble de relations peut constituer, à un moment de crise d'un individu, une somme de soutiens modestes mais cohérents, suffisants pour motiver une action décisive que le jeune n'osait pas jusque-là engager (une recherche d'emploi plus offensive, un procès envers un beau-père maltraitant, l'inscription à une formation qualifiante...). Peut-être est-ce là le nœud de l'inversion de certaines spirales orientées vers le décrochage. Même s'il est encore un peu tôt, compte tenu de la précocité des histoires de vie recueillies, pour rendre visible la pérennité de cette inversion et l'aspect cumulatif dans le temps de ces soutiens.

Quelques exemples nous permettrons de mieux saisir cet effet du réseau.

a) L'effet positif d'une somme de soutiens.

Comment, dans un moment de crise, un faisceau de relations peut-il provoquer un effet boule de neige et se révéler être décisif pour affronter les épreuves ? Prenons l'exemple de Katia.

Katia a 22 ans lorsque nous la rencontrons la première fois, 25 ans la seconde fois. Lors du premier entretien, elle est en stage « mobilisation » et sort d'une adolescence tumultueuse, marquée par de lourds conflits de famille et un cursus scolaire chaotique (elle redouble à trois reprises) interrompu en seconde année de BEP, donc peu avant ses examens terminaux, pour cause de dépression. « *J'avais des gros problèmes avec ma mère.* » En fait, les parents de Katia ont divorcé lorsqu'elle avait 1 mois et sa mère, agent de maîtrise municipale, vit depuis avec un autre

homme, sous-officier mécanicien aujourd'hui à la retraite. Katia cohabite avec eux en Île-de France jusqu'à l'âge de 14 ans où elle part vivre en internat durant quatre ans, dans une école de la région de Caen, et tenter un BEP d'horticulture. Parallèlement, Katia tente de rester en contact avec son père et ses frères contre le gré de sa mère. Elle garde de « *bons souvenirs de l'internat* » et de sa formation. Si elle échoue avant même de tenter de passer ses examens, c'est que, ses problèmes familiaux s'aggravant, elle décide de « *porter plainte contre [sa] mère et [son] beau-père* », pour cause de maltraitance. Les conséquences ne tardent pas à se faire sentir : rupture des relations avec sa mère (« *Je me suis fait virer de chez ma mère à 16 ans* »), séances éprouvantes au tribunal correctionnel où elle obtient gain de cause, et finalement culpabilité débordante qui la pousse à la dépression et à des comportements « *d'autodestruction* ». Katia est hospitalisée plusieurs mois, à plusieurs reprises, puis retourne vivre chez sa mère à l'âge de 19 ans, pendant un an. Elle multiplie les petits boulots (manutention, conditionnement dans l'agro-alimentaire, ménages...) sans parvenir à se fixer sur un emploi plus conséquent. Reconnue comme travailleuse handicapée par la COTOREP, elle dit avoir manqué un contrat d'embauche pour cette raison. Depuis, elle vit à Caen, en couple, avec Mariane, qu'elle a connue lors de son hospitalisation. Elle est homosexuelle. Ses souhaits de travailler auprès d'un public de handicapés ou de personnes âgées se sont concrétisés lorsque nous la rencontrons trois ans plus tard, alors qu'elle vient de terminer une formation diplômante dans ce secteur. Le début de réinsertion que nous percevons lors du premier entretien se confirme lors du second.

Lors du premier entretien, une chose est frappante : le nombre de personnes que Katia estime être importantes pour elle, le nombre de superlatifs utilisés à propos de plusieurs relations qui paraissent centrales (ou qui l'ont été à un moment donné), comme si, projetant une sorte de bilan sur une période douloureuse en train de se terminer, elle faisait le compte de ses dettes, de ses « chances » et de sa reconnaissance.

À l'opposé de Louisa, Katia construit une longue liste de personnes ressources : sa conjointe, Mariane, et sa famille ; son frère aîné Jacques ; deux amies d'internat qui l'ont soutenue lors de sa dépression et l'ont aidée à trouver un logement en foyer lorsqu'elle a été mise à la porte de chez elle ; son arrière-grand-mère vivant en Normandie, son cousin Philibert, et tous celles et ceux qui l'ont soutenue durant le procès en témoignant contre son beau-père...

Le ton employé par Katia étonne par l'intensité des sentiments et des souvenirs qu'il exprime. Ainsi, de Jacqueline, une ancienne amie de sa

mère qui a accompagné Katia lors du procès, Katia dit : « *C'est même plus fort qu'une amie. J'ai besoin de Jacqueline.* »

Après avoir dressé un dithyrambe de son frère aîné, elle décrit ainsi sa relation avec son cousin Philibert : « *C'est à la limite plus fort qu'avec mes frères. Peut-être que Philibert m'a vraiment aidée quand je me sentais mal.* »

La liste s'allonge, comme un hommage à ceux qui lui ont permis de percer le secret (et l'abcès) familial, puis de traverser la crise en la surmontant. Elle en dit long sur le degré de fracture ressenti par Katia lors des maltraitances familiales reçues et lors de la dénonciation publique de ces maltraitances. Lorsqu'elle a porté plainte contre son beau-père et sa mère, les quatre enfants du beau-père ont porté plainte aussi « *pour la même raison* ». Katia bénéficie de soutiens, mais c'est elle qui prend l'initiative, donc aussi les risques et les coups !

Katia se rassure sur sa valeur en citant cette liste de personnes qui ont manifesté quelque intérêt à son endroit. Pourquoi la nourrice de son enfance, qu'elle ne revoit guère désormais, compte-t-elle autant ? « *C'est le fait de savoir qu'elle ait envie de me revoir.* »

Cette somme de personnes citées comme ressources lui permet de reconstruire une identité mise à mal.

Lorsque nous la revoyons trois ans après, Katia a pris plus de distance et, comme Louisa, se montre plus sélective dans ses relations. Le ton a changé. « *J'ai coupé toutes les relations que j'avais sur M. C'est derrière maintenant. Cela fait partie d'une période de ma vie où je n'étais pas bien et je préfère oublier tout ça. [...] J'ai tourné la page sur une certaine époque.* »

Le processus d'insertion de Katia s'est affirmé en trois années. Tout en construisant une relation affective stable avec sa conjointe, Katia a terminé sa formation, dispose d'un diplôme, sait à qui s'adresser pour trouver un travail en accord avec ses compétences et ses valeurs, et se présente elle-même désormais comme une personne ressource pour d'autres qu'elle pourrait aider.

b) L'ami, le conjoint Pygmalion

Certaines relations privilégiées ont des effets parfois insoupçonnés sur la construction identitaire d'individus malmenés par les événements et leur permettent de mobiliser leurs ressources. L'histoire de Cathy en est une bonne illustration.

La première fois que nous rencontrons Cathy, elle a 22 ans et entame un stage de secrétariat pour consolider une formation scolaire interrom-

pue en classe de première. Son père, directeur commercial, et sa mère, chef de gardiennage de HLM, résident en Île-de-France mais ont fait l'acquisition d'une résidence secondaire sur la côte du Calvados que Cathy habite depuis fin 1993. La mère de Cathy dispose d'un bon réseau professionnel dont elle fait régulièrement profiter sa fille pour lui trouver des contrats de travail de courte durée. Pour cette raison, Cathy n'a jamais vraiment décroché. Depuis la fin de sa scolarité, elle enchaîne plusieurs expériences au gré de ses goûts, de ses désirs de reconversion, et des occasions que lui présente sa mère : en tant qu'apprentie coiffeuse, puis dans le cadre d'un CES (contrat emploi solidarité) dans le tourisme en Normandie, puis comme opératrice de saisie dans la société immobilière où travaille sa mère, etc.

Pourtant, la trajectoire de Cathy reste indécise compte tenu de son manque de formation. Sa scolarité est marquée par deux redoublements : un premier en CM1, pour raisons de santé, et un second en première qui la décourage. À ce moment, elle se confronte au projet que ses professeurs ont forgé à son sujet : alors qu'elle leur propose de faire un baccalauréat de moins bon niveau pour pouvoir continuer en terminale en évitant le redoublement et ainsi se « *débarrasser du bac* », ils lui conseillent de redoubler pour réussir un bac de meilleur niveau.

En définitive, elle redouble, commence une deuxième première jusqu'à ses 18 ans, selon les désirs de ses parents, puis abandonne le lycée pour commencer un apprentissage en coiffure. Déçue par le métier de coiffeuse qu'elle découvre, elle rompt son contrat d'apprentissage puis cherche du travail « *dans les bureaux* ». Après une succession de petits contrats et une longue période de chômage (presque un an), elle décide de reprendre une formation dans le secrétariat. Cathy fait en effet preuve d'une capacité de choix et de décision assez étonnante et semble sur le point de sortir de sa période difficile. « *Je n'avais envie de rien faire quand j'étais au chômage. À la fin, je déprimais un peu. Maintenant, j'ai envie de reprendre une activité (de loisir).* »

Mais un événement malheureux va survenir et bousculer ses projets personnels et professionnels : le décès accidentel de son conjoint Francis, avec lequel elle cohabitait déjà depuis quatre mois. Elle décrit, lors de la seconde série d'entretiens trois ans plus tard, une période douloureuse où elle tâtonne. « *Ça m'a fait beaucoup de mal. Je me suis remise en question. [...] Au début, je croyais que c'était de ma faute.* » « *Quand Francis est décédé, pendant six, sept mois, je ne faisais plus rien, quoi. Je faisais ce que me disait ma mère, je faisais ce qu'on me*

disait. Je me laissais vivre. Plutôt dépressive... Et Christophe est arrivé, la relation avec Christophe s'est mal passée. »

Après un nouvel échec amoureux, elle rencontre Loïc avec lequel elle se lie d'amitié et qui jouera pendant un an le rôle du confident, du meilleur ami, du sémaphore... Ce compagnon des mauvais jours lui apporte une aide à la fois matérielle, financière et affective. Il l'héberge pendant un an, la dépanne lorsque ses fonds sont au plus bas, l'écoute lorsqu'elle ressent le besoin de parler. « *Après la rupture avec Christophe, ça m'a fait mal quand même et il a toujours été présent. [...] Il arrivait à sentir ce que je pouvais ressentir. Il arrivait à me capter sans que moi je ne dise rien. »*

« *L'AFPA était fini et je me suis retrouvée quatre mois sans argent. Je n'avais aucune ressource. Comme je n'avais pas 25 ans, je n'avais pas le droit au RMI. C'était Loïc qui me payait tout. »*

« *On peut tout se dire. Et il m'a bien aidée. Je sais en plus que tout ce qu'il a fait pour moi... il ne me demande rien du tout en échange [...]. Il me dit toujours que je suis sa meilleure amie. »*

Loïc promulgue aussi les encouragements dont elle a besoin. Récemment, elle a eu le choix entre deux contrats de travail. « *J'ai demandé conseil à Loïc. »*

Loïc joue le rôle d'un Pygmalion, un proche qui permet une sorte de transfert d'énergie vers la personne soutenue, aimée. (F. de Singly, G. Charrier, 1989). Il contribue à transformer l'image que Cathy a d'elle en lui révélant ses richesses inexploitées, enfouies ou abandonnées. Dans le mythe d'Ovide, Pygmalion est un homme sculptant une statue dont il tombe amoureux et à laquelle Vénus, touchée, donne la vie. L'effet Pygmalion d'une relation privilégiée peut être définie comme la conversion de la confiance reçue en énergie mobilisable. Cathy, pendant un an, puise chez son ami une partie de son énergie. Elle se ressource à ses côtés, reprend confiance en elle, grâce au regard bienveillant, au « préjugé favorable » que formule Loïc. Ces encouragements ont d'autant plus d'effet que Cathy était jusque-là une femme engagée dans son projet professionnel. Il existait une flamme, éteinte par les événements dramatiques, qui ne demandait qu'à se rallumer. C'est le décès de son conjoint qui a inhibé ses capacités de décision et son autonomie. Loïc apporte ce crédit amical qui donne confiance en soi. La valorisation verbale qu'il produit durablement sert de révélateur et permet à Cathy de s'approprier ses richesses sociales et culturelles. « *Pygmalion devient une stratégie de rattrapage permettant d'accorder niveau de capital et niveau d'estime de soi. »*

Cathy insiste sur la qualité amicale, et non amoureuse, de ces relations, mais il est possible qu'elles aient été plus ambiguës qu'elle ne le dit, compte tenu des réactions de jalousie et de méfiance de la part de Valérie, une des meilleures amies de Cathy, qui avait une liaison amoureuse avec Loïc à ce moment.

Loïc a également pour effet de lui rendre la confiance qu'elle avait perdue dans les hommes, après trois expériences successives malheureuses (Jean, avec qui elle a cohabité quelques mois, l'a mise à la porte brutalement ; Francis est décédé à un moment où leur relation faiblissait ; Christophe l'a « *plaquée* »). « *J'ai repris confiance parce que là, oui, j'avais perdu confiance pour retrouver... enfin avoir un petit ami. Souvent ça n'a pas été rose, même avant Francis, et j'étais un peu déçue des garçons. J'avais l'impression que jamais je ne trouverai vraiment quelqu'un qui soit compréhensif, gentil, tolérant... Et puis, tout s'est enchaîné.* »

Cathy trouve en effet un nouveau souffle lorsque, presque simultanément, elle rencontre Sylvain, son nouveau conjoint, trouve un travail (et même deux !), prend un appartement pour cohabiter avec Sylvain.

« *Au bout de quatre mois, j'ai réussi à trouver un emploi de un an, donc c'est un emploi qui est vraiment bien tombé. Et puis après, à partir de là, tout s'est enchaîné.* » « *Je me sens mieux dans ma peau, beaucoup mieux. C'est positif.* » Elle insiste sur le rôle apaisant de Sylvain qui lui « *donne un équilibre* ».

Pygmalion-Loïc ne deviendra donc jamais le conjoint de Cathy. Leurs relations s'en tiennent là et tendent aujourd'hui à s'effacer devant la relation amoureuse nouvelle de Cathy. Loïc, lui, est resté seul. Mais n'est-ce pas là le sort habituel des Pygmalion que d'être condamnés à l'effacement ou à l'ingratitude ? Les bénéficiaires de Pygmalion tendent après coup à oublier le soutien qu'ils ont reçu, c'est-à-dire à vouloir effacer à la fois tout ce qu'ils doivent et la période pénible où ils n'étaient rien.

Il n'en reste pas moins que Cathy reconnaît le rôle pivot qu'a joué Loïc. Il a en quelque sorte alimenté un terreau peu fertile. « *J'ai l'impression que ces trois ans ont été une transition.* » Par exemple, Cathy insiste sur les conditions pour créer une nouvelle bonne relation. Ainsi, Sylvain est « *tombé* » au bon moment. Elle l'encense, insiste sur ses qualités, sur les affinités qu'ils ont entre eux, mais montre aussi que chacun est acteur d'une relation. « *La relation avec Christophe s'est mal passée parce que je m'en foutais. J'étais négative et il ne m'apportait rien. En fait, je n'avais pas envie de parler, pas envie de communi-*

quer. Il serait arrivé à ce moment-là, Sylvain, peut-être que ça aurait été la même chose. »

Dans un contexte de « galère », il existe des façons contrastées d'activer son réseau : soit en l'épurant, en rompant avec un réseau considéré comme inutile ou même néfaste ; soit en se centrant sur une personne pivot (un Pygmalion, mais on pourrait aussi développer le rôle central de la mère parfois), ou une somme d'aides peu objectivables mais permettant de reprendre confiance en soi. Une somme de regards bienveillants, une personne de référence particulièrement disponible peuvent jouer le rôle de « coach populaire ». On peut ainsi mettre en évidence des processus de reconversion psychologique, des effets positifs du réseau.

Cette capacité à restreindre son réseau lorsqu'il est nuisible, à l'activer lorsqu'il est favorable peut être une explication aux trajectoires de rattachage de jeunes gens. Il reste à voir quelles sont les conditions de pérennisation de ces trajectoires de rattachage. Un net renouvellement du réseau n'en est-il pas une condition ? Mais alors, comment ne pas se faire rattraper par son passé, lorsque la « galère » a été si longue qu'elle pouvait paraître structurelle ? Comment un individu concilie-t-il ces différents mondes auxquels il appartient ou a appartenu ?

Clotilde LEMARCHANT

BIBLIOGRAPHIE

- BERGER (P.), LUCKMANN (T.), *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986 (1^{re} éd. 1966).
- BIDART (C.), DEGENNE (A.), LAVENU (D.), LE GALL (D.), LEMARCHANT (C.), MOUNIER (L.), *Mobilité et trajectoires de jeunes caennais. La construction de l'insertion socioprofessionnelle des jeunes*, rapport pour la mairie de Caen, février 2000.
- CHARRIER (G.), de SINGLY (F.), *Pygmalion à la maison*, CNAF/ERMES, université de Rennes-II, 1989.
- COOLEY (C. H.), *Human Nature and the Social Order*, New York, Scribner, 1902.
- DEGENNE (A.), FORSE (M.), *Les Réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin, 1994.
- DUBET (F.), *La Galère. Jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.
- GALLAND (O.), LEMEL (Y.), « La stratification sociale », in *La Nouvelle Société française*, Paris, A. Colin, 1998.
- MÉAD (G. H.), *L'Esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1963 (1^{re} éd. 1934).
- de SINGLY (F.), *Le Soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, 1996.